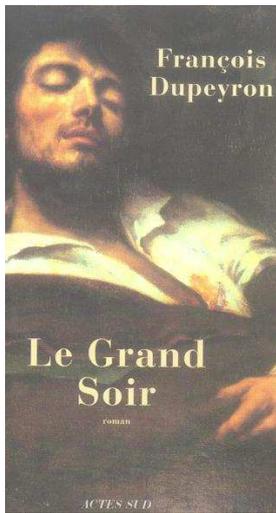


François DUPEYRON, *Le Grand Soir*, Éditions Actes Sud, août 2006, 271 p., 19 € [n° 2].



L'immense célébrité de notre grand Gustave Courbet occulte souvent dans les esprits l'existence de l'être humain, la dimension rabelaisienne du personnage, ses passions terrestres pour les femmes, le vin et la liberté (dans l'ordre qu'on voudra) au profit (?) du « génie pictural » qui échapperait à toute analyse et planerait au-dessus de toutes les catégorisations. Il est bon que de temps à autre la fiction romanesque s'empare de ce genre de bonhomme dont « la vie fut un roman », et quel roman, en l'occurrence ! François Dupeyron, cinéaste (dont on se rappelle avec plaisir *La Chambre des officiers*, en 2001) et écrivain, a osé prendre à bras-le-corps, à bras-le-cœur ce sujet « hénaurme » de Courbet dans son âge mûr et des vicissitudes de son existence, entre un père trop sévère et incrédule, une sœur, Zoé, plutôt traîtresse, ses nombreuses amies, de Jo la lointaine à Mona la présente, en passant par la dangereuse et fausse Adèle et *in fine* par Lydie la platonique malgré elle... En se réclamant des biographies de Michel Ragon et de Gilles Plazy, de la correspondance du peintre lui-même et du *Cri du Peuple* de Tardi et Vautrin, Dupeyron réussit à faire revivre pour nous, de façon forte et truculente, sans indulgence excessive mais avec beaucoup de tendresse bougonne « notre Gustave », artiste inspiré, boulimique en même temps qu'acteur passionné, généreux et un peu naïf de la Commune, cette grande aventure politique qui eût pu changer la face de la Nation et qui sombra dans un échec sanglant pour des raisons d'organisation et d'ambitions personnelles. Humaines, trop humaines ! Il y a des pages superbes dans ce livre, qui nous jette à la face un Paris bouleversé dans son cœur et dans ses pierres, un peuple ivre de libertés nouvelles, les relations amicales de Gustave avec Castagnary et Jules Vallès. Loin du manichéisme, ce portrait de l'artiste en vieux rêveur révolutionnaire nous fait participer de près à ses engouements et à ses déceptions, à sa proximité avec les « simples gens » et son dégoût des profiteurs, de Thiers, « le quart, le cinquième, le rien du tout maintenant », de l'avocat Lachaud, des embusqués, des communards de la onzième heure, etc. Au centre de tout cela, bien sûr, la colonne Vendôme, qui fascine Gustave comme un énorme phallus et qui causera son tourment, ses regrets, et abrégera sa vie. Bel épisode final de son exil en Suisse, qui met un point d'orgue à cette cavale du talent et de l'esprit et exalte, en dépit de tout, cette capacité proprement faramineuse de Courbet de rebondir sur ses propres chagrins en brossant des toiles géantes à une cadence stupéfiante, sans jamais sombrer dans la fabrication « commerciale » et en conservant toute sa vie la maîtrise des formes et des couleurs...

Ce fort beau livre nous fait mieux comprendre que tout artiste véritable est à l'origine d'un monde, et particulièrement quand il s'agit de l'enfant d'Ornans, qui a dépassé avec tant de brio les frontières étroites du régionalisme et fait du réalisme pictural bien plus qu'une doctrine parmi d'autres : une fin, une ascèse et un message universel.

*Jean-Paul Colin*